

MIRAMAR

(Suite)

Leurs Majestés montèrent dans la chaloupe magnifiquement pavée que la ville de Trieste avait mise à leur disposition, et en même temps une salve de cent coups de canon réveilla les échos, et plus de trente mille mains agitèrent des chapeaux et des mouchoirs dans les airs.

Maximilien et Charlotte s'embarquèrent à bord de la *Novara*, parée des couleurs mexicaines ; vers les quatre heures, les deux navires furent hors de vue, et alors seulement, la foule songea à quitter le rivage où elle s'était comme enracinée. Ceux qui étaient armés de longues-vues avaient parfaitement distingué, jusqu'au dernier moment, un homme, debout à l'arrière, les yeux fixés sur Miramar : ils avaient reconnu Maximilien.

Le voyage continua par Gibraltar et l'île de Madère. Maximilien salua avec joie cette île qu'il avait déjà vue en 1852, et dont il avait fait une description charmante : "Devant moi, lissons-nous dans le tome IV de ses *Mémoires et voyages*, devant moi, à mes yeux émerveillés, une île enchantée sortit des flots, ruisselante des rayons d'un soleil tropical. La mer était transparente et azurée, l'air était imprégné de parfums enivrants. Des collines basaltiques aux teintes violettes s'élevaient au milieu de bouquets d'arbres dont le feuillage vert foncé avait toutes les énergies printanières. Mon âme émue était baignée de joie. C'était un tableau d'une céleste pureté. Il me semblait que mon âme, douée d'yeux invisibles, pénétrait de part en part la suave limpidité de cette lumière dorée et douce ; ma poitrine respirait avec volupté ; je pressentais un monde nouveau, un paradis..."

En sortant du cimetière de Madère, il raconte qu'il cueillit une rose sur une tombe abandonnée, et qu'il la conserva religieusement.

La *Novara* longea la Jamaïque, arriva le 28 mai en vue des côtes mexicaines, et aborda à Vera-Cruz.

L'empereur et l'impératrice s'attendaient à une réception toute royale ; mais rien n'avait été préparé, pas même une réception officielle.

La première pensée de Maximilien fut de pacifier le pays, et pour arriver à ce but, il ne vit pas de moyen plus prompt que celui de gagner Juárez à sa cause. Il avait l'intention de le nommer Président du Conseil d'Etat, et lui fit en conséquence proposer une entrevue, lui garantissant la liberté et la sécurité de sa personne ; mais l'ancien Président de la République mexicaine repoussa ces offres avec hauteur. Maximilien n'en proclama pas moins une amnistie complète et entière pour tous les crimes politiques, espérant davantage de la douceur que de la force. Bazaine était d'un autre avis, et dès le début, les rapports entre l'empereur et le général devinrent difficiles. Bazaine continuait de fusiller, et Maximilien ne cessait de faire grâce.

On conseilla à l'empereur d'entreprendre un voyage à travers son nouvel empire afin d'en mieux connaître les aspirations et les besoins ; mais que vit-il ! Un pays ruiné par la guerre, sans voies de communications, sans écoles, une terre à demi sauvage où le brigandage seul régnait en maître. "Chez nous, lui répondit un Mexicain qu'il interrogea, rien n'est organisé que le vol." Et, en effet, on volait partout, même dans le palais de l'empereur et dans ses appartements particuliers. A la suite d'une réception de généraux, son revolver démasquiné en or, à crosse d'ivoire, qu'il avait sur sa table, avait disparu ; et l'impératrice n'avait pas retrouvé deux montres qui s'étaient égarées sous les doigts trop longs de ses dames d'honneur. Lopez, qui était alors commandant du château de Chapulpeck, voulant donner à l'empereur une preuve de l'habileté mexicaine, lui offrit de lui voler sur son bureau, en moins de deux heures, sans être aperçu, l'objet qu'on lui désignerait. Lopez parlait de faire enlever le bureau même, et Maximilien s'amusait beaucoup à ces plaisanteries.

A la suite de divers attentats, Bazaine arracha à Maximilien une ordonnance, enjoignant aux autorités civiles et militaires de considérer comme des brigands les bandes de gens armés qui parcourait le pays, et de leur appliquer la loi dans sa sévérité la plus absolue. L'empereur ne prévoyait pas que c'était son propre arrêt de mort qu'il signait.

Le 1er septembre 1868, un complot contre la vie de l'empereur fut découvert. Les conspirateurs avaient à leur tête le général Uraga, adjudant de Maximilien, et fils d'un de ses ministres. Plus de cinq cents personnes furent arrêtées, on dut licencier les dragons de l'impératrice, et prier Bazaine de venir occuper le château impérial avec ses soldats.

Cependant, l'occupation française touchait à son terme. Napoléon n'attendait qu'une occasion pour retirer son épingle du jeu ; les Etats-Unis la lui fournirent, et le rappel des troupes fut décidé.

Maximilien, qui connaissait maintenant le véritable état du Mexique, et savait tous les dangers qui l'y attendaient après le départ des Français, envoya l'impératrice en Europe pour rappeler à Napoléon ses engagements et ses promesses.

On sait de quelle manière la princesse Charlotte fut reçue aux Tuileries ; toutes ses supplications, toutes ses prières furent repoussées. De Paris elle se rendit à Rome, où se manifestèrent les premiers symptômes de sa folie.

L'infortunée Charlotte était poursuivie de l'idée fixe qu'on voulait l'empoisonner. Elle refusait de boire et de manger, et ne se nourrissait que de fruits. Introduite chez Pie IX au moment où celui-ci déjeûnait, elle lui arracha sa tasse de chocolat des mains et l'avala, disant : "Je suis sûre que celle-ci n'est pas empoisonnée." Elle voulut partager le dîner du pape et passer la nuit au Vatican, dans la crainte qu'on ne cherchât à l'empoisonner à son hôtel. On dut la laisser se coucher dans une chambre voisine de celle de Pie IX, qui s'enferma, ainsi qu'elle le fit de son côté avec une des dames de sa suite. Enfin, on réussit à la diriger sur Miramar, où son état parut s'améliorer ; elle s'occupa de nouveau de musique, de peinture et de lectures.

Les populations slaves, avec leurs tendances superstitieuses, la considéraient comme une sainte : quand les bonnes femmes istriennes et dalmates la rencontraient, elles s'agenouillaient sur son passage.

Pendant ce temps, la situation avait empiré au Mexique. Bazaine avait abandonné Maximilien à son étoile, et plutôt que de lui laisser ses canons et ses munitions, le maréchal les avait fait jeter dans le Sequia et le lac de Texcoco. On a prétendu même que Bazaine avait proposé aux juaristes de leur livrer l'empereur, moyennant la somme de 50,000 dollars. Mais c'est Lopez, parent de Bazaine du côté de sa femme, et l'ami intime de Maximilien, qui devait faire l'affaire. A cette époque, le gouvernement français essaya à plusieurs reprises d'amener l'empereur à abdiquer. "Je ne me fais pas d'illusions sur les difficultés qui m'entourent, répondit-il, mais sans me laisser ébranler, je resterai à ma place ; à l'heure du danger, un Habsbourg n'abandonne pas son poste."

Cependant Maximilien, qui venait de recevoir la nouvelle de la maladie cruelle de sa femme, n'avait pas l'intention de rester plus longtemps au Mexique : ce qu'il voulait, c'était sauver sa dignité, revenir en Europe comme un empereur et non comme un fugitif, et déposer la couronne de sa propre volonté. Dans ce but, il se mit en route pour Orizaba, où la corvette *Dandolo* l'attendait ; mais les généraux qui l'entouraient lui firent rebrousser chemin, lui promettant des hommes et de l'argent.

L'empereur, au milieu de ses déceptions, avait conservé toute sa bonté d'âme, et il se retira à Queretaro, où les généraux Miramon, Mendez, Castillo, Mejia, Avellano et le prince Salm-Salm avaient réuni une petite armée de huit mille hommes.

Maximilien se montra d'une grande

et d'une simplicité héroïques pendant les soixante-dix jours que dura le siège de cette place ; il partagea les fatigues et les privations des simples soldats, se nourrissant comme eux de viande de mules, tandis que ses officiers s'oubliaient dans les délices d'une table abondante ; il exposait sa personne plus qu'aucun de ses hommes et se promenait sur les bastions comme sur la terrasse de son château. Une fois seulement, ses yeux s'arrêtèrent avec émotion sur cinq cadavres qui se balançaient à des branches d'arbres ; c'étaient ses courriers tombés entre les mains des juaristes et que ceux-ci avaient pendus sous les murs de la ville.

Rien ne lui était plus facile que de se frayer un passage avec sa cavalerie, mais il ne voulut pas abandonner ses soldats. Il refusa toujours de capituler : "Je veux, disait-il, mourir en combattant."

On faisait chaque jour des prisonniers. Quant on lui parlait de la nécessité de pendre ceux qu'on soupçonnait d'espionnage, il se contentait de répondre : "Non, pas d'exécution ; si tout se passe heureusement, tant mieux ; si nous devons succomber, je ne veux pas avoir de sang sur la conscience."

Les vivres étaient à la veille de manquer ; il fallait donc, ou se rendre, ou sortir les armes à la main. On se décida pour la sortie. Le 14 mai, dans la nuit, les sept mille hommes qui restaient devaient se jeter à travers les lignes ennemies dans la direction de Vera-Cruz. Par une singulière coïncidence, le général juariste Escobedo avait résolu, de son côté, de donner l'assaut le 15 au matin.

Ni la sortie ni l'assaut n'eurent lieu, la trahison de Lopez avait empêché les préparatifs de la sortie et rendu l'assaut inutile. Lopez, que Maximilien avait comblé de faveurs, Lopez qui se disait l'ami le plus dévoué de l'empereur, l'avait vendu pour 2,000 onces d'or ! A pareil jour, une année auparavant, se trouvant à Puebla avec l'impératrice, Lopez y avait fait venir sa femme qui accoucha d'une manière inattendue. "Je ne souffrirai pas, lui écrivit Maximilien, que votre fils soit né dans une maison étrangère ; voici de quoi acheter la maison dans laquelle il est venu au monde." Parfaitement au courant de ce qui se passait dans le camp juariste, Lopez envoya, le 14 au soir, un billet à Escobedo, lui proposant de lui livrer le couvent de La Cruz, où se trouvait l'empereur et son état-major.

Escobedo accepta, et, vers minuit, Lopez se présenta dans les fossés, à la tête de ses troupes, qui mirent bas les armes ; les soldats juaristes prirent la place des impériaux et occupèrent le couvent, sans que personne s'en aperçut.

Maximilien se leva à l'aube, selon son habitude ; il alla réveiller le prince Salm-Salm, et ils sortirent ensemble, sans armes. Arrivé près de la porte, l'empereur s'arrêta et, se tournant vers son compagnon, il lui dit : "Des soldats libéraux ! Nous sommes trahis !" A ce moment, le général Lopez, qui les avait vus venir, désigna l'empereur au colonel Rincon Galardo, qui occupait la porte avec les juaristes.

Rincon était un loyal soldat et un brave cœur. Il répondit assez haut pour être entendu de ses soldats et de Maximilien : "Ce sont des bourgeois ; ce ne sont pas des militaires. Qu'ils passent en paix !"

L'empereur et le prince Salm-Salm passèrent sans être inquiétés et se dirigèrent en toute hâte vers l'extrémité opposée de la ville. Les rues désertes étaient plongées dans ce silence solennel et mortuaire qui précède les grands événements : quelques minutes après, la fusillade crépitait sur toute la ligne, et aux cris des troupes libérales les impériaux, levant la crosse en l'air, répondaient par des *Vive la liberté !* Cependant Miramon tenait encore avec ses troupes rangées en bataille dans la rue des Capucins, une des plus larges de Queretaro ; mais un coup de feu l'atteint au visage ; il tombe et se relève à demi aveuglé et prisonnier.

L'empereur avec les généraux Mejia, Castillo, Avellano et le prince Salm-Salm s'étaient réfugiés sur le Cerro de la Campa-

na, petite colline retranchée qui domine la ville. Sans artillerie, ils étaient sur ce rocher, semblables à des naufragés qui voient la mer monter en grondant pour les engloutir. Le général Escobedo, cet ancien muletier bestial, à la mine sanguinaire, arrivait au pas de charge avec quatre bataillons d'infanterie et toute sa cavalerie, qui remplissaient l'air de vociférations de mort. La colline fut étroitement cernée.

—Ne tirez pas, ce serait verser du sang inutilement, dit l'empereur à ceux qui formaient comme une muraille vivante autour de lui. Et d'une voix plus basse, presque étouffée, il ordonna à un de ses aides de camp de nouer un drapeau blanc à la baïonnette d'un fusil.

Les juaristes, qui escaladaient la colline en rangs serrés, prêts à faire feu, s'arrêtèrent.

(La fin au prochain numéro)

RECETTES UTILES

LE MASTIC.—Le mastic commun se fait avec du blanc de céruse ou même du blanc d'Espagne gâché avec de l'huile.

On obtient un mastic meilleur en prenant du blanc de zinc mélangé et pétri avec de l'huile de lin. Il est à la fois plus dur et moins attaqué par les gaz qui font noircir la céruse ou blanc de plomb.

ENTRETIEN DU PARQUET.—Le parquet se conserve mieux quand il est ciré, mais à la campagne, l'hiver surtout, il est difficile de le maintenir en constant état de propreté, surtout si l'on a des enfants ou des animaux familiers qui entrent et sortent à volonté. Dans ce cas, il faut faire peindre le parquet avec une couche de peinture fortement huilée, puis repasser deux couches épaisses de peinture siccatrice. Il est également bon de boucher les fentes et les interstices du plancher au moyen de mastic. Un tel plancher doit s'entretenir par des lavages à l'éponge.

MOYEN DE PRÉSERVER DE L'HUMIDITÉ LES APPARTEMENTS AU REZ-DE-CHAUSSÉE.—Avant de poser le parquet, il faut étendre une couche de douze à quinze centimètres de mâchefer ou résidu de forges, concassé menu et mêlé de poussier de coke. Sur cette couche, on coule une épaisseur de trois à cinq centimètres d'asphalte, puis on pose le carrelage ou le parquet.

Ce procédé est peut-être coûteux comme main-d'œuvre, mais il est certain dans ses résultats de maintenir le parquet ou le carrelage constamment sec.

CONSERVES ALIMENTAIRES POUR CHEVAUX.—Les journaux russes fournissent des détails intéressants sur les conserves alimentaires pour les chevaux, préparées pour l'éventualité du manque d'avoine ou de difficultés de transport trop considérables.

Ces conserves sont composées d'avoine concassée et de farine de pois mêlée d'huile de chènevis, avec addition de sel. On forme avec ce mélange une pâte qu'on découpe en galettes de dix à douze centimètres de diamètre, en ayant soin de les cribler, comme on le fait pour le biscuit, d'un certain nombre de petits trous qui ont pour effet d'en faciliter l'imbibition ultérieure, au moment de l'emploi. Ainsi préparées, ces galettes sont séchées au four et enfilées sur des fils de fer en nombre suffisant pour constituer des rations. On estime que chaque ration pour un cheval, qui ne pèse que quatre livres, équivaut, comme matières nutritives, à dix livres d'avoine.

On enferme ces rations par rangées saupoudrées de son, dans des caisses en bois pour le transport.

Les chevaux s'accoutument bien, paraît-il, de ces galettes, soit sèches, soit préalablement trempées dans l'eau ; ils maigrissent un peu, mais sans rien perdre de leur vigueur, lorsqu'on les alimente exclusivement avec cette nourriture.

AVIS A NOS ABONNÉS

La table des matières du 8e volume (1877) de *L'Opinion Publique* est maintenant prête. Nos abonnés peuvent se la procurer en s'adressant à nos bureaux ou par carte-postale.

AVIS SPECIAL

A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire dans l'Amérique du Sud. Envoyez votre adresse au REV. JOSEPH T. INMAN, *Station D, New-York.*

"PUBLIC HEALTH MAGAZINE"

Geo. A. Baynes, M.D., etc., rédacteur, dit : Nous avons fait usage du PHTHOZOONE dans des cas convenables avec un succès marqué, et les résultats obtenus nous ont tellement satisfaits, que nous le prescrivons aujourd'hui constamment, ayant une entière confiance dans son efficacité. COMME TONIQUE pendant la convalescence, nous ne connaissons rien qui puisse lui être comparé, et nous nous croyons tenu par devoir d'en recommander l'usage à nos confrères et au public en général. Vendu par tous les pharmaciens, et préparé dans le laboratoire des propriétaires, Nos. 41 et 43, rue Saint-Jean-Baptiste, Montréal.